

## POURQUOI LES RÉINTRODUCTIONS ?

Gilbert SIMON\*

L'histoire des réintroductions, que je ne vais évidemment pas rappeler devant vous, a commencé par celle des introductions. Pour notre propos, il ne faut pas en oublier les motivations.

Avant tout utilitaires, des lâchers de chèvres par des navigateurs qui ne se posaient pas la moindre question aux lâchers de gibier comme les lapins ou les faisans, les introductions sont une pratique ancienne.

Le siècle des lumières, la révolution naturaliste et rousseauiste a suscité progressivement une vague d'acclimations et la naissance de sociétés du même nom de part et d'autre de la Manche. Il s'agissait de faire bénéficier l'homme des bontés et des beautés de la nature. Heureusement de très nombreuses tentatives d'introduction parfois pittoresques se sont soldées par des échecs.

Progressivement la disparition totale de certaines espèces, les ravages causés aux espèces indigènes — notamment aux antipodes — par des espèces introduites qui devenaient un des grands facteurs de disparition, et le développement des connaissances conduisirent à l'adoption des textes internationaux actuels d'orientation.

La tonalité actuelle est plutôt NON aux introductions avec toutefois des possibilités de transgresser cet interdit, et OUI MAIS aux réintroductions comme aux renforcements de populations.

L'ouverture laissée aux introductions permet de parer aux exigences de la lutte biologique ou du développement d'élevage en *ranchs* de certains animaux africains. En fait elle tient compte de la toute première motivation « utilitaire » des introductions ; le Colin de Virginie, divers Salmonidés, le Mouflon, la Perdrix chukar ou le *Sylvilagus* l'ont illustré dans notre pays. Tout le débat tourne principalement de nos jours autour de ce fameux « OUI MAIS » qui est répondu à la question « faut-il des réintroductions ? ».

Les conditions posées à cette politique par l'UICN, le WWF et le Conseil de l'Europe sont considérées comme bien connues de tous ici et justifiées. Il n'est pas utile de revenir aux sources, et de mieux examiner les raisons qui militent puissamment, malgré les risques et les obstacles, en faveur des réintroductions.

Je vais essayer de développer deux idées.

---

\* Secrétariat d'Etat chargé de l'Environnement, Conseiller Technique au Cabinet, 45, avenue Georges Mandel, F-75016 Paris.

- I. — *Compte tenu de l'évolution de la planète, les réintroductions sont indispensables du point de vue scientifique et technique pour préparer l'avenir sans trembler.*

Pourquoi les réintroductions (et donc aussi les renforcements de populations) sont-ils indispensables pour préparer l'avenir ?

- A. — *Parce que la disparition des espèces, le compartimentage des milieux, puis la destruction massive de ces milieux va se poursuivre.*

La démographie nous fait prévoir, d'après la F.A.O., une Afrique à plus d'1,2 milliards d'habitants en 2025. Les guerres et les guérillas qui frappent un peu partout ont parfois des effets bénéfiques en allégeant la pression de chasse ou en isolant des milieux, mais elles provoquent aussi l'éradication rapide de populations (Hippotrague géant par l'UNITA, Eléphant par les rebelles du Soudan ou du Mozambique).

Surtout, les infrastructures de transport, la sylviculture et l'agriculture, l'étalement de l'urbanisation, le développement des loisirs n'ont pas fini de compartimenter les milieux, de les transformer de manière rapide, de les soustraire définitivement à ce qu'on appelle la Nature.

Certes la priorité absolue doit être donnée aux textes et aux politiques actives de sauvegarde des milieux. Mais ces dernières ne pourront pas faire face à tout ; l'arsenal juridique garantit assez bien la sauvegarde du biotope d'espèces rares, on l'a vu aux U.S.A. avec le Pic à bec d'ivoire ou la Loutre de mer. Il est moins efficace contre les marées humaines du tiers monde ou de la périphérie parisienne !

Et surtout, il est impossible de prévoir le devenir des menaces. Le prix de la corne de Rhinocéros a augmenté, la demande aussi, avec l'enrichissement pétrolier des Nord-Yéménites. Les produits chimiques, les nouveaux engins à moteur capables de vaincre les obstacles naturels, les sports d'aventure débordent constamment les prévisions de ceux qui élaborent des réglementations pour protéger les milieux naturels.

Il faut donc disposer d'un outil dans l'hypothèse d'une réversibilité de cette évolution.

Chimère ? Qui sait à très long terme si on ne recouvrera pas le littoral naturel perdu devant l'urbanisation, ou les forêts primaires ? On voit déjà des terres agricoles abandonnées, des produits chimiques comme le DDT moins utilisés sous certaines latitudes ; de nouveaux espaces comme les plans d'eau artificiels sont proposés aux oiseaux aquatiques (Lac du Der) ; des milieux intéressants comme les roselières sont fabriqués sur les décombres d'activités minières comme sur les lignites de la Rhur ou à Arjuzanx dans les Landes. Et je ne parle pas des grottes et nichoirs artificiels qu'on propose aux chauve-souris et aux rapaces. Il ne faut pas se priver de la possibilité de favoriser le retour des espèces dans le cas de changements favorables de milieux, combinés avec une impossibilité physique de recolonisation naturelle.

- B. — *La réintroduction fait partie de la panoplie complète de gestion des milieux et des espèces.*

C'est une arme parmi d'autres : Parcs et réserves, gestion rentable de la faune comme au Zimbabwe, chasse-pêche, adaptation des engins, produits, techniques

modernes aux exigences de la faune ; éducation, sensibilisation du public, changement des mentalités dans les relations avec les animaux. Toutes doivent pouvoir être mises en œuvre si nécessaire, parfois simultanément.

La possession de cet outil est indispensable pour justifier la protection des milieux tout autant que l'inverse. C'est un paradoxe de plus. Mais si on pose souvent comme condition (à ceux qui songent à la réintroduction) « assurez-vous que le milieu est préservé » on oublie à l'inverse quel argument puissant est un projet de réintroduction pour faire accepter des contraintes aux habitants : Ours, Oryx, gazelle Dama.

Les réintroductions sont le banc d'essai de cette arme pour le futur. La technique des réintroductions/renforcements ne peut se mettre au point dans l'abstrait. On a fait des progrès conceptuels. Nous en reparlerons au cours de ce colloque. Mais il faut presque pour chaque espèce, à chaque situation, tâtonner. Les expériences prennent du temps (18 ans pour l'Oie Néné, autant pour le Vautour fauve des Cévennes). Il y a beaucoup d'échecs ; pour avoir de bons réflexes psychologiques, sociologiques, zoologiques, les bonnes filières, des services administratifs rompus à ce genre de technique, un environnement scientifique favorable, il faut pratiquer les réintroductions.

C. — *Cette arme est d'autant plus indispensable qu'on ne sait pas de quoi demain sera fait.*

J'ai parlé à plusieurs reprises du futur. On le voit généralement sombre, c'est un temps que les protecteurs n'aiment pas beaucoup conjuguer. Malgré tout, on doit être prêts pour après demain (on connaît assez bien demain avec la FAO, l'OMS, l'UNESCO et le PNUE). Et si la démographie chutait dans la plupart des pays en développement ? Et si une révolution agricole doublée d'une mondialisation du problème permettait d'épargner les forêts tropicales ? Et si des espaces importants étaient libérés dans l'hémisphère Nord pour des recompositions d'écosystèmes préhistoriques ? Comme il est inutile de jouer les devins, et que c'est le métier des futurologues et des prospectivistes, notre tâche consiste à sauver *in situ* le maximum d'écosystèmes et d'espèces, mais aussi à prendre toutes les dispositions, un peu comme on l'a fait pour le Bison d'Europe, pour assurer la survie des espèces, même de manière artificielle dans une période de transition, puis dès que possible à multiplier les points de réimplantation naturelle pour accroître leurs chances de survie.

II. — *Mais les réintroductions ne sont pas seulement une technique, un outil à disposition des scientifiques et des associations de naturalistes pour sauvegarder l'avenir. Elles sont encore plus indispensables de nos jours pour renforcer la légitimité des politiques de conservation des espèces et des milieux aux yeux du grand public.*

Dans les actes du colloque francophone d'ornithologie de 1977, on peut lire sous la plume du professeur Lambinon « les réintroductions augmentent le désordre induit par l'homme, elles brouillent pour l'avenir les recherches génétiques, biogéographiques et écologiques qui constituent la principale justification de la protection des espèces vivantes »...

A. — *Nous savons bien que la gestion de la faune n'est absolument pas légitimée par les seuls intérêts scientifiques.*

Il faut peut être avant tout faire plaisir aux gens, les intéresser, et je ne donne pas à ce mot un sens uniquement alimentaire ! On parle de *Man and the Biosphere*. Mais on consulte plus facilement la biosphère par des capteurs physiques que « the man » auquel on ne demande pas trop son avis !

Je ne méconnaiss pas le rôle irremplaçable que jouent les scientifiques dans la prise de décision, et dans la formation de l'opinion. Mais dans ces débats sur la légitimité, il ne faut pas oublier que les scientifiques sont aussi des hommes avec leurs passions, leurs *a priori*. Il n'y a jamais de réponse simple à la question de la légitimité des codes que la science veut imposer à la société, comme effrayée par ses propres possibilités. On l'a vu pour les biotechnologies, les manipulations génétiques etc...

Ce qui légitime les politiques de conservation, à long terme, c'est aussi l'adhésion d'un public assez vaste et composite, des amis des animaux et de la Nature aux gens des médias, aux hommes de culture, aux hommes politiques, aux notables.

B. — *Culturellement on ne se résigne pas à la notion de disparition.*

L'individu se résigne mal à l'idée qu'il ne reverra plus, vieux, ce qu'il a connu. Collectivement nous acceptons mal et les dirigeants s'en font l'écho, le fait que notre entité territoriale et culturelle (la région, le pays) soit diminuée, atteinte dans son patrimoine lorsqu'une espèce s'en va pour ne plus revenir. Sur ces deux plans, la chasse, la pêche procèdent de la même culture : chaque acte individuel de capture s'accompagne d'une prière implicite pour que la ressource ne s'amenuise pas.

C'est un peu le refus de la mort, d'autant plus vrai ici que c'est l'homme lui-même qui a fait disparaître les espèces d'une manière ou d'une autre. Mais pour contrer ces disparitions intervient le puissant mythe du « retour », toujours populaire et pas seulement dans notre domaine.

C'est la nature elle-même qui nous donne de l'espoir à chaque printemps, avec la remontée des oiseaux partis hiverner, à chaque automne avec le retour de ceux qui étaient allés nidifier plus au Nord.

C'est une croyance profonde des Africains : les antilopes, les éléphants sont partis mais « ils reviendront ». Chez nous des dizaines d'espèces d'oiseaux disparaissent lentement par suite de la modification des biotopes. Les gens ne s'en rendent pas toujours compte, ou bien ils croient qu'un jour ils les reverront comme aux séries d'hivers froids succèdent des hivers doux.

Les pessimistes aiment les opérations de défense des milieux qui culpabilisent. Ces actions qui cultivent les sentiments de culpabilité sont d'autant plus en vogue que les périodes leur sont propices : ainsi la détente a-t-elle provoqué la perte de vitesse du mouvement écolo-pacifiste qui se nourrissait en partie de la prospérité économique et de la tension militaire. C'était une période où l'optimisme n'était pas à la mode.

C. — *Les réintroductions sont en effet la voie royale d'accès d'un plus large public aux actions de protection.*

Certes elles peuvent masquer les vraies causes de disparition et être anti-didactiques pour la jeunesse et les médias. Mais elles participent d'une démarche extrêmement positive qui tend à vouloir faire une nature plus belle pour nous et nos enfants.

On n'agit pas assez, on ne fait que réagir dans le domaine de la conservation. Les réintroductions sont des actes positifs, les médias « marchent », mais aussi elles mobilisent des crédits. Il est plus facile de fonder dessus des actions psychologiques, la population est démarchée, cela développe l'esprit d'entreprise qui fait souvent défaut dans les milieux traditionnellement protecteurs.

Et pourquoi passer sous silence l'aspect éminemment gratifiant pour ceux qui réussissent des opérations de réintroduction bien conçues, qui peignent une image positive et sympathique de gens dont, par ailleurs, l'action quotidienne est une perpétuelle bataille contre les aménagements (ce qui les positionne comme des acteurs négatifs de la vie sociale).

## CONCLUSION

Toutes ces considérations nous font franchir insensiblement la frontière entre réintroduction, renforcement de population, protection assistée, introduction...

Aucune technique n'est condamnable « en soi ».

Aucune n'est à écarter *a priori*, elles ne sont toutes que des moyens (sauf à se placer dans l'hypothèse du respect de la grande ordonnance originelle qui a déjà été bien mise à mal dans les temps historiques).

La seule limite, c'est peut-être que les moyens doivent être compatibles avec les fins que l'on poursuit. Il faut d'abord écarter les techniques que l'on ne maîtrise pas.

Si les introductions sont souvent à proscrire, c'est uniquement parce que l'expérience a prouvé qu'elles pourraient être catastrophiques. Sûrement pas parce qu'il serait « immoral » d'avoir des Wallabies en Grande-Bretagne alors que la progression naturelle du Héron garde-bœufs serait jugée « sympathique ».

C'est également là que se situe le débat sur les seuils de populations libres à partir desquels il faut prélever pour préparer les réintroductions (Phoque-Moine, Rhinocéros).

Il est impossible de légitimer clairement les fins. A chacun, à chaque groupe de plaider sa cause. Ne soyons pas trop occidentaux — développés — scientifiques. Pour beaucoup, avoir des « Castors », des « Perdrix », des « Bouquetins », cela suffit.

Il n'y a pas d'autorité démocratiquement désignée. Même quand les autorités locales élues se sont prononcées (par des lois par exemple), elles ont été très manipulées par des scientifiques, des groupes de pression divers. Elles ne reflètent pas un consensus populaire suffisant. Elles produisent des textes destinés avant tout à faire plaisir à ceux qui les inspirent.

Il y a des urbains, des chasseurs et des paysans, des scientifiques et naturalistes... et au milieu l'administration. L'avenir à moyen terme des réintro-

ductions et des politiques de protection des milieux est surtout entre les mains des premiers. Ce n'est pas un paradoxe, ils ont l'argent et les bulletins de vote.

Finalement, dans le cadre des textes en vigueur, nous constatons une vaste plage d'interprétation. On peut d'ailleurs multiplier les conditions ou les critères comme autant d'obstacles aux réintroductions.

Pour ma part, je pense qu'il faut poursuivre essentiellement deux types d'objectifs (1) diversifier les chances de survie d'une espèce (ex. Phoque-Moine, Bouquetin des Alpes, des Pyrénées, Bison d'Europe, Rhinocéros) lorsqu'elle est au bord de l'extinction, tous pays confondus, et (2) assurer au sein des entités géopolitiques (unions de pays comme l'Europe, états, régions), dans la mesure du possible, le retour des espèces sauvages, témoins de l'époque pré-industrielle, pendant qu'elles n'ont pas encore disparu de nos mémoires.